

BELLADONE

HERVÉ BOUGEL

BELLADONE

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Buchet/Chastel, Paris, 2021
ISBN : 978-2-283-03311-1

À ma mémoire.

« Nous ne savons plus grand-chose de toute cette pacotille. Elle ne nous a servi à rien. En revanche, personne ne nous a appris à allumer notre cigarette lorsqu'il pleut ou qu'il vente... »

À l'Ouest rien de nouveau
Erich Maria Remarque

Dimanche 24 juin

Le dimanche à midi, c'est poulet aux olives. Mon père, un torchon accroché à l'un des passants de sa ceinture, touille les morceaux de volaille mêlés aux herbes parfumées qui remontent dans les bulles de la cuisson, du fond de la marmite.

Le dimanche à midi, c'est poulet aux olives et purée, maison.

★

Ce matin, ma sœur Brigitte et moi avons joué à la lisière du petit bois avec les Chabert, Sylvie et son frère Bernard. Le petit bois est planté tout près des immeubles : quelques troncs, une haute haie bien taillée. Ici, Losserand, le concierge des HLM, vient déposer, poussant sa brouette puis à fourche pleine, des paquets de feuilles mortes, des amas d'herbe coupée. C'est un lieu peuplé

de chats sauvages. Ils tuent des oiseaux, des souris qu'ils chassent cavalant sur les poutres. Des chats cracheurs : si l'on approche, de la griffe ils nous menacent, hargneux. Nous retrouvons des ailes déchirées, des plumes, des petits os brisés.

– Pas question d'aller vous amuser là-bas ! Je l'ai déjà dit ! Les chats vous crèveraient les yeux ! commande notre mère.

★

Sylvie et Bernard Chabert sont venus tôt, sans doute leurs parents les ont-ils fichus dehors – avoir la paix. Il fait doux, l'été s'installe. Dans la cuisine, notre mère s'affaire, couteau pointu en main. Mon père dort encore dans la chambre où jamais nous ne pénétrons. Sur la table de formica jaune gît le poulet, croupion béant, tête tranchée.

– Le trou du cul de la poule, le trou du cul de la poule ! crie Brigitte, excitée.

De ses doigts déjà noirs, elle palpe la bête roide. Notre mère l'écarte, d'une main à l'épaule.

Dans le petit hall de l'entrée, les Chabert patientent. Bernard danse d'un pied sur l'autre. Sylvie est sage, les mains croisées dans le dos,

grosse et laide, boudinée dans une robe bleue. Des lunettes aux verres épais, sertis d'une lourde monture, ravinent les ailes de son nez en trompette. Son frère a le visage mince, le menton pointu souligné d'une profonde fossette, un épi émerge de son crâne, ses yeux sont gros, ronds, verts. Je connais mal Chabert, nous ne fréquentons pas la même école, je suis au Colombier, l'école des garçons, lui est à Saint-Joseph, chez les curés.

– Chabert ! Le catho ! La gueule de grenouille !
On lui parle comme ça, dans le quartier.

Brigitte a organisé cette matinée de jeu. J'ai suivi sans en avoir vraiment envie, je sais que je vais m'ennuyer. Tous les quatre, nous quittons l'appartement. Short et chemisette bleue pour moi, robe rouge et bob jaune vissé sur le crâne pour Brigitte.

– Prenez garde au soleil, il est dangereux !
crie notre mère du fond de la cuisine.

★

Les filles veulent jouer à l'école. Ma sœur a découpé dans le catalogue *Vertbaudet* des images de mannequins. Elle les a rangées dans

une vieille boîte à chaussures qu'elle serre sous son bras.

À même l'herbe rase, elle aligne sa classe de papier.

– Ouvrez vos cahiers ! Silence !

Avec Chabert, nous grimpons aux premières branches d'un arbre, un énorme poirier qui pousse en solitaire, déjà orné de fruits verts.

J'écarte les feuilles vives. J'aperçois les fenêtres ouvertes de la cuisine. Notre mère doit procéder à la découpe du poulet. D'un geste de bouchère, tout à l'heure, elle a arraché les tripes, ramassées en paquet dans sa main. Écœuré, je me suis détourné. Puis elle a réservé le cœur et le foie. Prendre garde, surtout, à ne pas crever le fiel. Enfin, le sciage des pattes, jaunes et dures, les griffes, l'ergot.

– Des mollets de coq ! Comme les tiens ! a ricané Lucien, mon frère aîné, qui passait là en cuissard, préparant ses bidons avant de s'en aller à son entraînement de cycliste.

★

Au pied du poirier, les filles discutent, grondent les enfants de papier, distribuent bons points et

réprimandes. Sylvie Chabert corrige les cahiers d'un stylo de bois. Brigitte dirige la classe.

– Entrez en rang par deux ! Et tenez-vous tranquilles ! Sinon, je vais donner des baffes !

Bernard Chabert espère que les jeux des filles rejoindront ses projets de garçon.

– Eh ! Si on faisait des opérations ?

– T'es qu'un obsédé, grince Sylvie, tu ne penses qu'à ça.

Calé contre l'une des premières fourches de l'arbre, je n'ai pas envie de descendre. Un rai de lumière passe l'entrelacs des branches, s'attarde et s'échappe. Ça sent le neuf, le vert, le chaud, l'été nouveau, bien né.

– On pourrait les bombarder de poires pas mûres, glisse Chabert, ça nous ferait rigoler un peu.

– Si c'est pour avoir de la bagarre...

– Si la grosse Claude était ici, reprend Chabert, sa grande bouche en travers, on se paierait une bonne tranche de rigolade !

Du coin des lèvres, il souffle dans ses cheveux. Ça volette sur son crâne.

C'était un autre dimanche, au début du printemps. Nous nous étions trouvés, la grosse Claude et moi, à l'orée du petit bois. J'ai profité de l'instant où elle escaladait un tas d'herbe à

brûler pour passer très vite les mains sous sa jupe bleue et descendre sa culotte jusqu'à ses genoux. J'ai vu son gros derrière rose et mou.

– Toi alors ! T'es gonflé !

Que faire ensuite ? J'ai rougi. J'ai eu peur qu'elle n'aille répéter tout ça à Franck, son frère, un gars du collège. Il m'a semblé pourtant que ça ne lui déplaisait pas de se faire baisser la culotte. Elle riait, dodue, les fossettes allumées.

– Faut pas te gêner !

– Sylvie, elle fait sa maligne, poursuit Chabert, mais je l'ai déjà vue à poil. Je la surveille par le trou de la serrure, dans sa chambre. Elle a du poil au cul.

À l'appel des filles, nous quittons notre cache dans l'ombre. Glissades le long du fût, pieds au sol. Nous participons, de mauvaise grâce et genoux pliés, à la dînette qui suit la classe de papier rangée dans son préau de carton.

Sylvie a rempli d'eau la gourde de métal rouge avec un bouchon jaune, celle que notre mère a achetée l'été dernier pour la colonie de Brigitte à Méaudre, dans le Vercors. Ma sœur prépare un café d'eau sale dans des tasses de plastique décorées de grosses fleurs orange et brunes. Elle trie des pierres plates, des gâteaux.

– Ils sont trop cuits ! J'en ai marre, moi, avec ces mômes toujours dans mes pattes !

– Elle est cinglée, murmure Chabert, une leur inquiète dans ses yeux verts.

★

Le poulet aux olives doit être prêt. Nous abandonnons les Chabert devant la porte vitrée de leur immeuble.

– À cet après-midi !

Tendue, Brigitte avance à grands pas.

– C'est l'heure de *La Séquence du spectateur*, il faut se dépêcher.

Nous longeons le mur du lycée, une haute masse de pierres blanches sur laquelle des élèves ont tracé à la peinture noire un immense *Vive l'anarchie*. Un cèdre colossal émerge de la cour, il écrase de son envergure les fenêtres étroites des classes. Notre immeuble, le rouge, est en face.

C'est rapport à la couleur des volets que nous désignons les HLM. Le rouge, c'est le nôtre, il y a aussi le vert, celui d'en bas, le jaune de l'autre côté de notre avenue Édouard-Herriot, puis, plus éloigné, le bleu, c'est déjà ailleurs.

Brigitte touche mon bras :

– Sylvie Chabert demande si tu veux bien l'aimer.

Je ne réponds pas. Ça me gêne, cette Sylvie soudain amoureuse. Je n'ai pas, moi, très envie de l'aimer. Si grosse, si vilaine, ses fortes lunettes sur son nez épais. Puis, les poils évoqués par son frère m'écœurent, découragent par avance le sentiment.

Nous sommes à nouveau invités l'après-midi. Il faudra poursuivre les jeux, rendre les devoirs, finir les gâteaux de pierre.

Je n'ai pas très envie, non, d'aimer Sylvie Chabert, mais comment refuser d'aimer qui vous le demande ? D'autres, à l'école, Rinaldi, Couttaz, le grand Colomban, sauraient bien y faire. Je préfère mon ignorance, je préfère me taire.

★

La télévision n'est pas allumée, mon père n'est pas levé, Brigitte fait la gueule. Les lèvres pincées, elle se niche dans un fauteuil, face à l'écran verdâtre.

– Pourquoi il est couché à midi ?

– Il est malade... me répond ma mère, le torchon toujours noué à la hanche. Il est couché à cause de ses médicaments...

Elle essuie ses mains.

– Ses médicaments l’ont rendu malade ? Je peux regarder la télé avec Brigitte ?

– On va bientôt manger, j’ai à faire à la cuisine...

Je la talonne. Elle pose de biais, dans un tintement, le couvercle de fonte noire sur la gamelle. Une vapeur odorante s’échappe, des gouttelettes d’eau constellent les carreaux blancs, derrière la cuisinière.

– Qu’est-ce qu’on mange ?

– Des briques à la sauce caillou... Je n’ai pas eu le temps de préparer la purée, alors ce sera du riz... Le riz, c’est plus vite fait... Sors de mes jambes ! Va retrouver ta sœur de l’autre côté !

– C’est Sylvie Chabert, elle veut m’aimer.

– Sylvie Chabert ? Celle de ce matin ? Ah tu es gâté ! Tu ne vas pas embrasser une fille qui perd ses dents, hein ? Ton père, il a fait le con, il a avalé tous ses cachets... De la belladone, tout un tube...

Protégeant ses mains du torchon, elle empoigne les anses de la cocotte.

– Et Lucien, il est où ? Il n’est pas rentré ?

– Il est encore au vélo, avec Michel Rolland...

Lucien court en cadets. Mince, sec, il *gicle dans les bosses*, comme il aime à dire.

Lui et Michel Rolland sont apprentis soudeurs chez les frères Motta, des Italiens du bas de la ville. Des *ritals*, dit mon père, des *macaronis*. Le samedi en fin d'après-midi, mon frère tend à notre mère l'enveloppe de sa paie. Elle la déchire et en extrait un billet qu'elle lui tend du bout des doigts : *Pour ta semaine*, précise-t-elle. Les Motta parrainent le club cycliste de Voiron. Leur nom apparaît, en grosses lettres noires, sur les maillots blancs à chevron rouge : *Motta Frères Soudure*. Ils ont payé les vélos, les tenues, les souliers de cuir percés de dizaines de petits trous.

Dimanche prochain, mon frère disputera, sur un circuit tracé dans notre quartier – c'est ça qui est extraordinaire –, la course de qualification pour le championnat de France des cadets. Il l'emportera, il en est persuadé.

– Avec tous les sacrifices que je me tape !

À l'entraînement, planqué dans la roue de Rolland, massif, bâti en force, gros rouleur aux cuisses épaisses, Lucien attend le moment.

– Je l'ai flingué dans la côte de La Buisse ! J'étais saignant ! Il a explosé ! Hop ! Je l'ai regardé s'effacer sous mon coude, comme Ocaña ! Rolland, c'est mon domestique, il bosse pour moi. Moi, ce que j'aime, c'est péter les

mecs, quand je démarre dans la pente, personne ne tient, c'est ça qui me plaît, leur tordre la gueule, les plier en quatre... Ça leur fait mal, j'aime ça, y a rien de meilleur. Ça m'excite de les voir en baver dans ma roue...

Geste du poing qui se ferme et vrille, serré. Les mains de Lucien, petites mais pleines de force malgré ça, brunies au soleil de la route.

J'admire mon frère, je ne me lasse pas de découvrir, sous sa conduite, la mécanique subtile de son vélo au cadre gris rehaussé d'un filet jaune. Il m'a appris à connaître et à nommer les différentes pièces : dérailleur, plateaux, manivelles, cocottes. Il me laisse nettoyer, sous sa garde, le cadre et les jantes au chiffon doux. Ça doit briller, je m'applique.

– Tu as intérêt à faire le boulot, et bien !

★

- Je mets la table ?
- Brigitte s'en occupera.
- Ça m'étonnerait.

La belladone, c'est un médicament, un poison. Si l'on en prend trop, on meurt. Mon père a avalé tout le tube. Personne ne peut dire

combien de temps il tiendra, comme dit notre mère, ni même s'il tiendra.

Roulée en boule dans le fauteuil, Brigitte pleurniche. Pour *La Séquence du spectateur* manquée, j'en suis sûr.

– Qu'est-ce que ça peut faire, tu la verras dimanche prochain, ton émission.

Je vais dans le couloir des chambres au fond de l'appartement. J'entends du bruit, un son rauque, un souffle incertain : la respiration de mon père. Je tourne la poignée de la porte, j'écarte le battant.

Un drap le couvre jusqu'aux épaules. Ses hanches et ses genoux saillent. Il est très maigre. Les yeux grand ouverts, voit-il ?

Un filet de bave s'échappe de sa bouche, à la commissure, et toujours de sa gorge le son entendu depuis le couloir. Mes mollets de coq en guimauve, le cœur à la renverse, je reviens à la cuisine. Notre mère installe les assiettes.

– Aide-moi.

– Tu penses qu'il va mourir ?

– Hier soir, il m'a fait tout un cinéma. Il m'a dit adieu... Tu parles d'un numéro... Il s'imagine peut-être que je vais marcher... Donne-moi la passoire... S'il voulait se suicider pour de bon, tu sais, il se jetterait sous un train.

- Tu vas appeler le docteur ?
- Mets les verres.

★

Je regarde par la fenêtre, le temps commence à virer. La haute statue de la Vierge plantée sur la tour de pierre qui domine la colline de la Vouise, immense derrière les immeubles, disparaît déjà sous les assauts des nuages noirs. J'espère qu'il pleuvra fort cet après-midi, j'attends cet orage, je le souhaite. Ainsi, je serais dispensé des Chabert, du Bernard imbécile et vicieux, et de l'amour de Sylvie.

Dans la salle à manger, Brigitte a fini par allumer la télé, en douce. Zitronne annonce les nouvelles : tout va mal. Je m'approche du fauteuil, elle se cure le nez avec l'index, ça me dégoûte.

– Tu répondras à Sylvie Chabert que je veux bien l'aimer, dis-je très vite, me sentant rougir.

Lundi 25 juin

Assis sur la pelouse, devant l'immeuble, à l'ombre du grand marronnier, j'attends ma mère. La matinée se termine, dernière semaine d'école. En septembre, nous serons en sixième, je ne verrai plus Lachenay, notre instituteur, cette brute crasseuse que nous appelons le père Laqueue. Petits, nous ne comprenions pas pourquoi les grands du CM2 le surnommaient comme ça. Ils nous ont expliqué : *Ben c'est simple : Lachenay, ça fait Lacheu, et Lacheu, ça fait Laqueue. Voilà, vous avez pigé, les merdeux ?* Oui, on a pigé. Son prénom, on ne le connaît pas, et d'ailleurs on s'en moque, c'est le père Laqueue et c'est comme ça. Bientôt je ne verrai plus, je ne verrai plus non plus toute cette bande de garçons, ces *camarades* que je n'aime pas, à qui je parle le moins possible. Dans la cour, difficile de s'ignorer. On passe vite pour un crâneur, un intello, un tordu, et

l'école est petite, on ne s'évite pas. Au CM1, j'avais demandé à Monsieur Barrier, le maître, l'autorisation de rester dans la classe pendant les récréations : *Quelqu'un t'embête, petit bonhomme ?* – *Non, personne ne m'embête, mais je m'ennuie.* Ce n'est pas la réponse que j'ai faite, bien sûr, mais je l'ai pensée. J'ai dû continuer à fréquenter les autres, Rinaldi, Colomban, Couttaz. J'ai dû participer aux jeux de billes, au ballon prisonnier. *Pas le droit de viser la tête ! Pas le droit de viser la tête*, alors que c'est ce que je désire : *Dans ta gueule, Rinaldi ! Dans ton pif, Colomban ! Dans ta tronche, Couttaz ! Et crache tes dents !* Si je pouvais... Si j'osais... Avec ce petit ballon de hand dur comme un caillou, en visant bien... L'an prochain, au collègue Jules-Ravat, je serai noyé dans la masse. Trouver la paix. Peut-être ne serai-je pas le fils du poivrot. Peut-être ne serai-je personne. Peut-être serai-je enfin oublié.

Au collège, il y aura des filles avec nous. Rinaldi et Couttaz en sont comme enragés : *On va pouvoir draguer !* disent-ils, et ils se claquent la paume l'un de l'autre. Serai-je dans la classe de Claude Drouard, l'ami rencontré pendant ces années d'école primaire ? Je l'espère. Drouard me prête les volumes des *Six Compagnons de la Croix-Rousse*, il en possède toute la collection

dans la Bibliothèque verte. Nous sommes passionnés par les aventures de Tidou, Mady, la fille de l'équipe, Gnafron, Le Tondu, qui a perdu tous ses cheveux à cause d'une maladie, et toute la bande secondée par Kafi, le chien dressé à traquer les bandits. Nous imaginons de nouveaux mystères, des aventures à bicyclette, au soleil. Nous serions sur la route, dans la lumière. Nous aimons ces garçons audacieux, pleins d'idées et d'énergie. Les Six Compagnons n'hésitent jamais à affronter les adultes et leur méchanceté, ils résolvent toutes les énigmes, avec courage, chance et intelligence.

Drouard possède un livre dédié par l'auteur : *À Claude, pour vivre de belles aventures* – Paul-Jacques Bonzon. Je le jalouse un peu.

Drouard ne vient pas à la maison. Personne ne vient jamais chez nous, si ce n'est Michel Rolland. Lui se fout pas mal de notre logement aux meubles dépareillés, aux tapis crasseux, aux vitres grises.

La maison n'est pas belle, la maison n'est pas propre, la maison n'est pas rangée. La serrure est cassée. Mon père l'a brisée une nuit, de trois coups de pied. Ma mère ne voulait pas le laisser entrer : *Fous-moi le camp, tu es encore bourré !* On